

CHAPITRE I

Dehors, il fait un temps de Toussaint, un dimanche à rester chez soi. Corvée de repassage pour Madame Girard, mère au foyer. Séance de rattrapage de la gestion des comptes de son entreprise pour Monsieur Girard, grossiste en parapharmacie, mari très occupé, trop occupé par son travail. Leurs deux enfants sont censés faire leurs devoirs, chacun dans sa chambre et les vaches seront bien gardées.

Mais ces deux-là se cherchent toute la sainte journée et une énième scène vient d'éclater entre eux. Jérémy, l'aîné âgé de 13 ans s'est aperçu que son album préféré « Spirou à New-York » avait disparu de l'étagère de son bureau. Furieux, il débarque dans la chambre d'Antoine, son cadet de 3 ans.

- Rends-moi mon « Spirou ».

Antoine ne réagit pas, ou plutôt fait mine de ne pas réagir. Au lieu d'obtempérer il continue à recopier avec application sur son cahier la récitation qu'il doit apprendre pour le lendemain. Cette façon de procéder lui permet de mieux retenir ses leçons.

Maître Corbeau sur un arbre perché, tenait en son bec un fromage.

Maître Renard par l'odeur alléché lui tint à peu près ce langage :

« Hé ! Bonjour, Monsieur du Corbeau,

Que vous êtes joli, que vous me semblez beau ! »

Voyant ça, Jérémy au comble de l'exaspération pousse brutalement l'épaule de son frère. Résultat, une énorme rature biffe en

deux la célèbre fable de La Fontaine. Hurlements instantanés d'Antoine qui déboule aussitôt auprès de sa mère en brandissant l'objet de la discorde sous son nez.

- Maman ! Maman ! Regarde, Jérémy a raturé la page que j'étais en train d'écrire.

Du coup sa mère stoppe net son repassage et pose le fer à vapeur. À chaque fois qu'Antoine vient se plaindre de son frère auprès d'elle, son sang ne fait qu'un tour. Ses récriminations trouvent toujours une oreille complaisante auprès d'elle. Il sait en jouer à merveille en venant pleurnicher dans son giron. Ni une, ni deux, et sans chercher à en savoir plus sur les tenants et les aboutissants de ce qui vient de se passer, elle prend le parti d'Antoine son chouchou adoré.

- Crois-moi ! Il va m'entendre.

Courroucée, elle se précipite en direction de la chambre de Jérémy, suivie par Antoine qui est bien décidé à ne pas perdre une miette de la séquence règlements de compte à OK Corral qui ne saurait tarder de se dérouler sous ses yeux.

Entre-temps Jérémy s'est préparé à recevoir l'orage maternel. Il a choisi d'adopter délibérément l'attitude du roseau qui plie, mais ne rompt pas. Il sait pertinemment que sa mère ne connaît qu'une seule méthode éducative à son égard, la punition.

D'entrée, elle crie.

- Jérémy, une fois de plus, tu as dépassé les bornes. Cesse de t'en prendre à ton frère pour un oui ou pour un non. Tu es l'aîné, tu devrais montrer l'exemple.

Sempiternelle antienne des devoirs de l'aîné qu'elle lui flanque en plein visage et qu'il a du mal à digérer.

Afin de se protéger contre la tempête qui s'abat sur lui, Jérémy garde la tête baissée, son visage reste fermé. Il sait que toute protestation et que toute contestation de sa part seraient vaines. Au lieu de laisser exploser sa propre colère, il choisit de la contenir au mieux. Conséquence du roseau qui plie mais ne rompt pas, encore du La Fontaine dans le texte, les rafales de la vindicte matriarcale continuent de pleuvoir sur sa thrombine à tout va.

- Pour ta peine, tu seras privé de foot avec tes copains samedi prochain.

Dur à encaisser.

Or, sa mère n'a pas choisi cette punition par hasard. Le foot et les copains sont sacrés pour Jérémy, ils représentent sa seule échappatoire de pré-adolescent en mal d'identité au sein de sa famille. L'en priver, c'est lui enlever un de ses rares plaisirs du week-end. D'où l'émergence d'une énorme frustration qu'il va devoir refouler. Or, refouler n'est pas digérer.

Quant à Antoine, il profite de la situation. Mieux, il jubile intérieurement de son avantage. Car si son frère est plus grand et plus costaud que lui, si lorsqu'ils se bagarrent ce dernier prend toujours le dessus, in fine grâce au parti pris systématique de sa mère en sa faveur le petit chouchou à sa maman sort toujours vainqueur des querelles fratricides. Quel que soit le motif de leurs chamailleries, le juge arbitre maternel siffle la fin de la récré au profit d'Antoine. Une situation malsaine et qui perdure.

Et Monsieur Girard dans tout ça. Où est-il ? Que fait-il ? Il n'a pas bronché d'un iota. Il est soit au téléphone, soit à son ordinateur. Seul dans son bureau au sous-sol, il n'entend rien, parce qu'il n'y a pire sourd qui ne veuille entendre. Ses affaires, sa carrière priment sur tout le reste. Résultat, à la déviance active que sa femme exerce sur son fils aîné s'ajoute sa propre déviance passive dont il n'a nullement conscience parce qu'il est aussi aveugle que sourd. Au total, il est coupable autant qu'elle parce qu'il est adulte et qu'il a de facto une autorité morale sur un enfant.

Étonnamment au cours du repas du soir au lieu de faire la soupe à la grimace, Jérémy a mangé avec appétit. Il voulait leur démontrer, aux trois autres s'entend, sa mère, son père et son frère qu'il était bien là, bien présent. Il s'est même permis de forcer le jeu. Au lieu de bouder en refusant de manger, il a opté pour la stratégie de l'esquive avec contre-attaque sur un terrain complètement différent.

- Maman, s'il-te-plaît, je reveux des pâtes à la carbonara.

Signification de ce message subliminal :

« Je mange des pâtes, donc j'existe. Tes punitions multiples et variées ne m'atteignent pas et ne m'atteindront jamais. J'ai décidé de résister. »

Autour de la table, on a parlé des cousins de Bretagne qui viendront en vacances l'été prochain, une première les concernant. Madame Girard a déjà tout prévu.

- Ils mettront leur caravane dans le jardin. Le soir, ce sera sardines au barbecue et glaces au désert.

Monsieur Girard de rajouter.

- Sans oublié le rosé de Provence, du Bandol ou du Château Virant.

Antoine est ravi car ils ont une fille unique du même âge que lui.

- Ce sera chouette. Je jouerai aux boules avec Elvire.

Sous-entendu, pas avec Jérémy, avec lequel les parties se terminent souvent en eau de boudin à cause des tricheries réitérées d'Antoine, celui qui n'aime pas perdre et qui est le même que celui qui veut toujours gagner, l'incorrigible chouchou à sa maman surnommé par son frère aîné, le « sale gosse ».

Par la suite la conversation a dévié sur les résultats du championnat de foot. Forcément, avec deux garçons à la maison, on ne peut pas y couper. L'O.M. a gagné contre Lille. Satisfaction générale des garçons et de leur père, d'autant plus que le P.S.G. a perdu. Donc, une double victoire à inscrire au compteur des Olympiens. En revanche, satisfaction contenue de leur mère, d'une part parce qu'elle ne comprend rien de rien au foot et d'autre part parce qu'elle est née à Paris et a passé son enfance à Belleville, du temps du Racing-club de Paris et du Stade Français, une autre époque.

La famille Girard s'est couchée tôt. Au programme, une bonne nuit de sommeil au chaud sous les couettes. Cependant, cette nuit-là Jérémy a pissé au lit pour la première fois. Son inconscient chamboulé par toutes les péripéties de la journée n'a trouvé que cet exutoire énurétique pour lui permettre de soulager sa souffrance d'enfant malaimé.

Soulager ! Un verbe qui exprime parfaitement la situation. Soulagement physique, parce que le pipi qui s'écoule diminue la tension de la vessie. Soulagement moral, parce que sa mère devra le lendemain

laver les draps à la machine. Œil pour œil, dent pour dent, n'est-ce-pas maman ? Cette mère que depuis quelques temps il surnomme dans sa tête la Marâtre, qui va avec acariâtre, saumâtre, verdâtre, les rimes péjoratives de la haine qu'elle a semée au plus profond de son être et qui ne cesseront de germer, de croître, de se déployer comme les tentacules d'une pieuvre prête à attaquer.

Pourtant, Jérémy n'a pas conscience que cette manifestation urinaire incontrôlée de son corps soit une réponse à l'angoisse qui l'étreint. Il n'a même pas l'impression d'être angoissé. Le terme d'angoisse, il ne le comprend pas parce qu'à son âge, 13 ans à peine, il ne l'appréhende pas, ne l'analyse pas.

Les seules émotions qu'il est capable de ressentir s'appellent la colère, la rage, la frustration. Il est en colère contre son frère, en colère contre ses parents, en colère contre lui-même aussi. Mais il n'a pas les capacités d'analyser son mal-être. Il ne peut qu'encaisser dans la souffrance la situation familiale qu'on lui propose. Pas évident à supporter, pas facile à vivre.

Si l'on s'exerçait à la métaphore, on imaginerait un Antoine suçotant des chamallows sucrés et autres fraises Tagada et un Jérémy mâchonnant des bonbons qui collent aux dents. Jet-ski contre galère, les paris sont ouverts.

Catastrophe ! Les bulletins scolaires viennent d'arriver à la maison. Le conseil de classe a statué sur le sort de Jérémy qui devra se contenter de la mention « passable » sans inscription au tableau d'honneur. Autant dire qu'un redoublement de sa classe de 4^{ème} se profile à l'horizon. Antoine quant à lui collectionne les bonnes notes, son passage en classe de 6^{ème} est d'ores et déjà assuré.

Chez les Girard, le rendu du bulletin scolaire trimestriel est immuable. Le quatuor familial s'est réuni pour ce rituel autour de la table ronde de la salle à manger. Ici, les récompenses se payent en espèces sonnantes et trébuchantes selon un barème tarifaire remis à jour chaque année.

C'est à Monsieur Girard que revient le privilège de la distribution des prix, c'est-à-dire des sous. Il paraît gêné aux entournures de donner plusieurs billets de banque à Antoine et de n'en donner qu'un seul à Jérémy. Mais élevé à la dure par des parents commerçants, un père boulanger et une mère appelée « la boulangère » par ses clients sans avoir jamais pétri ni enfourné quoi que ce soit, il connaît la valeur du travail et de facto celle de sa rémunération. Dont acte, la distribution des billets a lieu.

Le privilège des commentaires revient à Madame Girard et elle n'a pas l'intention de s'en priver.

Tout de suite, elle fusille son fils aîné du regard.

- Une fois de plus, mon pauvre garçon, ton bulletin est nul.

Manifestement agacée par ses résultats catastrophiques, elle le tance vertement.

- Continue comme ça et tu redoubleras ta 4^{ème}. En attendant, tu ferais mieux de prendre exemple sur ton frère...

Elle pose une main bienveillante sur l'épaule d'Antoine.

...- qui n'a que des bonnes notes à son actif.

Et s'adresse à ce dernier.

- Mon fils, heureusement que nous t'avons, ton père et moi.

Et lui caresse l'épaule,

- Je suis fière de toi et papa aussi.

Puis elle se tourne vers son « pauvre garçon ».

- Toi, tu n'as que ce que tu mérites.

En réaction, Jérémy plisse les yeux d'une manière franchement arrogante, ce qui a le don d'exaspérer sa mère qui tient à lui mettre les points sur les i.

- Si tu redoubles ta 4^{ème}, tu pourras dire adieu au nouveau vélo qu'on t'a promis pour les vacances de cet été.

Jérémy hausse les épaules et révèle sa nervosité.

- Si vous saviez comme je m'en fous pas mal de votre vélo !

Vlan ! Sans crier gare la gifle est partie. Une taloche bien placée est venue claquer sur sa joue. Sa mère, rouge comme une pivoine, souffle comme un bœuf. Témoin de la scène, Antoine préfère se carapater illico dans sa chambre.

Du coup, Madame Girard semble soulagée. Avec la gifle la tension qui la tenaillait à l'intérieur a baissé d'un cran, laissant la place à un long silence.

Mais si Jérémy reste interdit suite cette claque magistrale, loin de se plier, il se sent humilié et choisit de garder la tête haute, la tête froide. Pour lui, il est clair que désormais la coupe est pleine à ras bord. À partir de ce jour, c'est décidé, il entre en résistance. Trop, c'est trop !

Madame Girard cherche du soutien auprès de son mari en le sollicitant du regard.

- Il l'a bien méritée, n'est-ce-pas ?

La réponse de son époux fuse.

- Sûr qu'il l'a méritée.

Désireux de clore rapidement cette crise sans contrarier sa femme il rajoute à l'intention de Jérémy.

- Allez, ouste, file dans ta chambre.

En général, une fois consigné dans sa chambre après ce genre de prise de bec, Jérémy rumine des idées de vengeance vis-à-vis de son frère et un profond sentiment de haine vis-à-vis de ses parents, de sa mère en particulier. À son père il reproche sa faiblesse insigne, son manque d'investissement familial, la préoccupation première de celui-ci étant uniquement centrée sur son affaire de grossiste en produits parapharmaceutiques. Il aurait tendance à le mettre dans le même sac que sa mère parce qu'à son avis « qui ne dit mot, consent. »

Dès qu'il se retrouve seul dans sa chambre, Jérémy, sans trop comprendre pourquoi, ouvre la fenêtre bien qu'il fasse plutôt frisquet dehors. L'air frais cautérise le feu de sa joue meurtrie. La fenêtre ouverte, il est pris d'un violent désir d'évasion. Il ne lui reste plus qu'à franchir le pas, c'est-à-dire à enjamber le rebord de la fenêtre.

Quelques instants plus tard il court sur le macadam de la rue de la maison, puis sur celui de la rue voisine et ainsi de suite et ainsi de fuite. Mais en vérité sa course n'a rien d'une fuite au hasard. Il court vers la liberté, à grandes enjambées, à grandes foulées.

Incroyable ! Ses jambes sont légères, son souffle puissant. Il a l'impression de cavalier à la vitesse d'un cheval au galop, de chevaucher Pégase. Car il ne court pas, il vole, saute les obstacles les uns après les autres sur son blanc destrier ailé en réalisant ainsi une sorte d'équithérapie psychique. Une catharsis très salutaire, très grisante.

Moments magiques, instants d'ivresse, de quête d'absolu, de quête d'un ailleurs que dans cette pauvre maison qui n'est pas une province, mais rien d'autre qu'une prison.

Plus il court, plus il est convaincu que cette action-réaction qui l'a saisi est saine pour sa santé et physique et mentale, qu'il a pris la bonne décision, la bonne direction. Pour autant, il ne sait pas où il va, mais qu'importe. Il pressent qu'en courant de la sorte la distance qu'il mettra entre sa famille et sa petite personne ne peut être que le gage d'un avenir meilleur pour lui.

Cette évasion qu'il s'octroie, il ne la vit pas du tout comme une défaite. Au contraire, l'instinct de survie de son moi a trouvé un moyen de gommer, du moins d'effacer temporairement, la menace destructrice venue de sa mère et de son frère, menace mettant sa vie en danger, menace ratifiée par l'indifférence coupable de son père.

Après le coup d'essai de cette course éperdue dans les rues du quartier, le principe de réalité s'est imposé à lui quand il s'est retrouvé deux à trois kilomètres plus loin au milieu d'un rond-point cerné par le tournis incessant des voitures et des camions. Il s'est alors rendu à l'évidence que si le résultat était appréciable puisqu'il se sentait mieux sur le plan spirituel, apaisé, relâché, presque remotivé, la méthode avait incontestablement des inconvénients temporels, le trafic routier intense,

les odeurs de pots d'échappement, le risque de se faire écraser. Constat pas très réjouissant.

Certes, la boule à l'estomac qui était montée dans sa tête avait disparu, mais il pressentait qu'elle reviendrait. Tourne, roule la boule qui rend les gens mabouls.

À partir de ce jour chevaucher son idole Pégase deviendra son refuge, son jardin secret, un jardin ressemblant à un Éden fleuri de massifs d'amaryllis roses veinées de blanc et de massifs d'agapanthes bleues majestueuses. Grâce à cette trouvaille mentale que la simple évocation magique de Pégase lui permettait de tenir le coup face à ses ennemis, sa mère, plus Marâtre que jamais, son frère, l'abominable abominé, un peu moins son père qui n'était à ses yeux qu'un complice aveugle, il comprit qu'il lui suffirait de se recroqueviller sur son lit en se mettant en position fœtale, de fermer les yeux et d'appeler Pégase à son secours pour échapper à la dépression.

Tombé ainsi au fond du comble de la régression psychique, il lui est même arrivé de sucer son pouce pour se rassurer et oublier sa condition d'enfant qui quoique nourri, logé, blanchi n'était pas heureux pour autant.

Jérémy s'ennuie. Il tourne en rond autour du pavillon familial. Il aperçoit devant lui le cerisier des voisins. Tentant, surtout au mois de juin quand les bigarreaux sont mûris par le soleil. Aller en chaparder lui semble un jeu d'enfant d'autant que les volets sont clos, les propriétaires sont partis en week-end.

Un coup d'œil à droite, un coup d'œil à gauche, personne en vue. Sa décision est prise d'escalader le mur en prenant appui sur un vieux tonneau. Déjà il est sous l'arbre en train de cueillir les cerises à portée de sa main, en goûte une, deux, puis trois, avale carrément les suivantes, une bonne dizaine, s'en met plein les poches de son short, se pare les oreilles avec des boucles rouges, vérifie que personne ne s'est pointé à l'horizon.

Rassasié et satisfait de son larcin de gosse, il refait le chemin dans l'autre sens en montant sur une statue de Bouddha adossée au mur. Ni une, ni deux, le voici de retour chez lui en marchant l'air innocent s'en avoir mis les mains dans les poches car celles-ci sont pleines à ras bord.

Il ne s'est pas aperçu que de l'autre côté du mur une tête a roulé dur le gravier. Pauvre Bouddha, décapité d'un coup de pied, il ne lui reste que ses deux mains jointes pour prier. À menu larcins, grave atteinte à l'icône de la sagesse.

- - - - -

Quand il est seul dans sa chambre d'ado, Jérémy écoute de la musique pop plein pot. Du Bob Dylan en boucle et bouclé, son chanteur préféré rock et folk. Il adore son idole et c'est normal d'adorer une idole, elle est là pour ça. La preuve, il a épinglé au mur le poster du chanteur au-dessus de son lit. Il apprécie de se balader l'esprit en écoutant ses ballades à la guitare. Il aime le suivre, loin, très loin, sur les boulevards jazzy de la Nouvelle-Orléans, sur les routes du blues de l'Arizona, dans les rues pentues des hippies de San Francisco.

Parfois il s'aventure un peu trop loin et entre en transes. Son corps s'agite alors de soubresauts désarticulés au rythme des solos de guitare. Ses yeux sont exorbités, des yeux de LSD. Il chante à tue-tête, sa voix change de ton passant du grave des ténèbres à l'aigu suraigu d'un extra-terrestre. Il met alors la musique de sa chaîne HI-FI à fond la caisse et aperçoit le visage de Bob Dylan qui le regarde, juvénile, chaleureux, bienveillant, nimbé dans l'aura nacrée du plafond de sa chambre.

Un jour, arrivé au comble de ses transes musicales, il a voulu retourner son mal-être contre lui-même en s'infligeant des scarifications avec son couteau opinel à lame repliable. Un couteau de 10 cm quand même, en acier inoxydable s'il vous plaît.

La douleur physique à la fois brûlante et exquise, les plaies rougies de sang après avoir entaillé de plusieurs traits son poignet droit ont généré une sorte d'anesthésie de ses émotions, de son affect disent les psychiatres. Cette incroyable expérience lui aura procuré un étrange sentiment d'extase induisant un soulagement psychologique quasi immédiat.

Il venait de découvrir qu'il fallait savoir souffrir dans son corps pour exprimer la souffrance de son âme, une nouveauté qui le mènera à récidiver la semaine suivante en se taillant l'autre poignet, en l'occurrence le gauche. Pas si facile que ça à réaliser quand on est gaucher, justifiant que les traces de ces trois dernières scarifications étaient moins bien alignées que celles de son poignet droit.

Au début, il a dissimulées son œuvre scarificatoire. Sacrificatoire par la même occasion. Pourtant, il n'avait pas peur de la réaction de ses parents, il n'avait pas honte de les montrer. Au contraire.

Mais il considérait tout simplement que c'était un secret qui lui appartenait. Si on montre ses tatouages, si le Christ a montré les stigmates de sa crucifixion, en général un adolescent n'expose pas des scarifications. Au contraire, il prend soin de les cacher en portant des manches longues. Au mieux il peut lui arriver de les dévoiler à une personne en laquelle il a confiance. Rarement à un adulte.

- - - - -

On sait que Jérémy n'aime pas l'école et l'école le lui rend bien. La Marâtre et son père, de ce fait le mari de la Marâtre, après s'être concertés, l'ont convoqué autour de la table de la salle à manger un après-midi où son frère était chez son professeur de musique. Quand Antoine est au violon, Jérémy n'est sûrement pas à l'accordéon.

Monsieur Girard entame le sujet épineux de l'ordre du jour.

- Jérémy, ta mère et moi avons décidé qu'à la rentrée prochaine tu irais en apprentissage. En effet, tu es plus manuel qu'intellectuel...

« Prends-toi ça dans les gencives, mon cher petit. »

...tu risquerais donc de perdre ton temps en poursuivant des études normales...

« Autrement dit, l'apprentissage n'est pas normal. »

...Il vaudrait mieux que tu apprennes un métier qui te permettra d'entrer rapidement dans la vie active.

« Sous-entendu, dès que tu es autonome, casse-toi de la maison et rapido. »

Jérémy est livide, il ne s'attendait pas à une telle mise en demeure. Face à lui, la Marâtre affiche l'horrible sourire mielleux qu'elle mobilise depuis ses zygomatiques avant de déverser son fiel naturel.

- Par exemple, tu pourrais devenir plombier...

Signification :

« T'as compris, tu seras col bleu et pas col blanc. »

... ou électricien par exemple.

Jérémy ne bronche pas. Il n'a pas d'autre choix que de baisser les yeux et d'accepter la version du verdict parental. Á trois contre un, car quoique absent il associe bien évidemment Antoine à ses parents, le combat est perdu d'avance. Á moitié sonné par ce qu'il vient d'entendre, il lâche d'une voix sourde.

- J'aimerais faire de la mécanique automobile.

Soulagement manifeste de ses parents. Son père lui tape sur l'épaule. Une marque empreinte d'une certaine condescendance, à vrai dire pas vraiment paternelle.

- Bonne idée, je parlerai de toi à mon garagiste. Il pourrait te prendre en stage un mois dès cet été.

Visiblement, ils sont pressés.

La Marâtre se montre satisfaite que son fils ait un projet dans la tête. Elle saute sur l'aubaine.

- Qui sait ! Peut-être qu'un jour tu auras ton garage à toi.

Son père se montre plus réaliste.

- En attendant, tu seras apprenti.

Devenir arpète, voilà le destin qu'on lui promettait. Une réalité peu motivante s'il en est.

Retourné dans sa chambre, Jérémy s'est mis à pleurer. Des larmes sèches, celles du dégoût. Il entendait la Marâtre qui lui criait dans les oreilles.

- Arpète un jour, arpète toujours ! Arpète un jour, arpète toujours !...

À bout de nerfs, il se colla deux oreillers sur les oreilles pour ne plus l'entendre, mais l'écho résonnait encore.

- Arpète un jour, arpète toujours ! Arpète un jour, arpète toujours !...

Cette fois-ci, le recours à la chevauchée fantastique de Pégase n'y fit rien, le cautère ne fonctionnait plus, la parole magique ne suffisait plus à dissiper son anxiété permanente, voire menaçante pour sa santé.

Il avait dit à ses parents qu'il voulait s'essayer à la mécanique automobile uniquement par bravade, exprès pour leur montrer qu'ils ne décideraient pas à sa place, qu'il avait son mot à dire et sûrement le dernier mot. Que ce soit plombier, électricien, mécanicien, il n'en avait rien à cirer. D'ailleurs, il n'avait aucune idée du métier qu'il exercerait à l'âge adulte. Aujourd'hui, il n'avait que seize ans, quelques poils au menton, de l'acné sur le front et des envies de filles dans le citron. Un point c'est tout !

- - - - -

Croyant à son projet de mécanique automobile et désireux de l'encourager son père lui a offert une moto trial pour son 16^{ème} anniversaire. Un beau cadeau destiné à lui mettre le pied à l'étrier. On notera au passage qu'en matière d'argent, Monsieur Girard est très strict sur le respect de l'équité quand il s'agit de ses deux enfants. Aucun favoritisme, chacun a droit à sa part hors performances scolaires.

Jérémy s'est montré satisfait de son cadeau. Á sa façon, celle d'un ado, un peu bordélique, un peu borderline. Pas toujours tranquille quoi. Un défaut de Jérémy, et pas le moindre, est qu'il ne sait pas maîtriser son impulsivité tant physique qu'émotionnelle. Et ça n'a pas manqué.

Ce dimanche-matin alors que les gens profitent du repos dominical pour traîner en pyjama et en pantoufles chez eux, les rues de son quartier sont bien dégagées. Jérémy étrenne sa nouvelle monture en la chevauchant à cru, en t-shirt, short et baskets, tenue légère, ultralégère même. Après quelques tours de chauffe, il est fin-prêt pour le show. En pleine accélération, il cabre sa moto en se projetant à l'arrière et entame un wheeling impressionnant. Fier comme Artaban, les bras tendus sur le guidon de sa bécane, la fourche dressée telle un phallus en érection, il passe une bonne partie de la rue en revue. La conscience du danger, il n'en a aucune. Le goût du risque, il adore, donc il en profite à fond.

La moto,

- Wroom, Wroom !!!!!!!!!!!!!!!

Jérémy,

- Waouh, Waouh !!!!!!!!!!!!!!!

Ces élucubrations le rendent follement heureux. Cette impression de folie et de bonheur fugace, si elle est toujours bonne à prendre, ne comble pas son mal-être. L'image de l'extérieur, cette fantasque et fantastique vidéo de rodéo qui mériterait de circuler sur les réseaux sociaux, masque une angoisse profonde qui est rivetée depuis longtemps aux tréfonds de son âme. L'angoisse d'être le mal-aimé de la famille, l'angoisse de ne pas être aimé.

Or, au moment même où Jérémy se trouve dans ce genre de dispositions de folie et de bonheur, manque de chance, il dérape au propre comme au figuré. Une tache d'huile qu'il n'a pas vue sur le bitume et c'est la catastrophe. La roue arrière du trial glisse sur le côté, la